

Publication "Perspectives Tunisiennes" N°7

**Deux années de
travail au sein de
la classe ouvrière
Tunisienne**

Un premier bilan

G. E. A. S. T.

Publication "Perspectives Tunisiennes" N°7

Deux années de travail au sein de la classe ouvrière Tunisienne

Un premier bilan

G. E. A. S. T.

AVANT-PROPOS

Depuis environ deux années, l'essentiel de notre activité politique a été centré en direction — et au sein — des ouvriers des villes. Ainsi s'est trouvé mis en application, avec un retard que seule explique la répression dont nous avons été victimes en mars 1968, le mot d'ordre de jonction lancé par le Groupe il y a un peu plus de quatre ans déjà : pour la première fois depuis que notre mouvement existait, nous commençons à mettre véritablement en accord nos actes avec nos paroles, nous commençons, dans les faits, à aller vers notre peuple et à poser les premiers jalons réels dans la voie de la construction du Parti.

Durant ces deux dernières années, qui furent les plus riches mais aussi les plus difficiles et quelquefois les plus angoissantes que nous ayons connues, plusieurs expériences ont été menées dans les différents secteurs où nos camarades ont milité et lutté. Lors de ces expériences, en dépit de certains résultats positifs incontestables, de lourdes et nombreuses erreurs ont été commises. *Nous estimons toutefois être sur la bonne voie* parce que nous sommes animés de la volonté subjective de nous lier aux masses et parce que nous commençons effectivement à nous lier à elles. En dernière analyse, nous pensons que, dans la phase actuelle, c'est cela et cela seulement qu'il faut retenir, *fondamentalement*, malgré nos faiblesses, nos difficultés et cette vulnérabilité présentes. Ces faiblesses, ces difficultés et cette vulnérabilité existent, cependant, elles sont réelles et il ne s'agit aucunement de les ignorer ou de les cacher. Bien au contraire : c'est dans la recherche pointilleuse et vigilante de toutes nos erreurs que nous pouvons surtout puiser les moyens de nous corriger, de nous consolider et d'aller de l'avant. « Une mauvaise chose peut se transformer en une bonne », a dit le camarade Mao. Et, à ce niveau, pour progresser, rien n'est plus nocif et pernicieux que la suffisance et l'autosatisfaction ; nous le savons par expérience.

L'objet de cette ébauche de bilan, en recensant les principales déviations qu'a connu notre travail cette dernière période sur les plans idéologique et organisationnel, est de mettre à nu, de la manière la plus franche et la plus conséquente, l'ensemble des conceptions non prolétariennes qui, étant donné sa composition sociale, ont contaminé et contaminent encore notre organisation et gênent énormément l'application de notre *juste politique de jonction*. Autrement dit, il s'agit de déterminer les manifestations, dans notre travail, de ces conceptions erronées ainsi que leur origine et les moyens de les corriger de manière à remplir correctement les tâches révolutionnaires qui nous sont assignées.

D'un autre côté, en synthétisant et en généralisant les enseignements — tant négatifs que positifs — de notre expérience, nous ne répondons pas qu'à des besoins propres (nos besoins en tant que Groupe), nous croyons aussi répondre, dans la mesure de nos possibilités actuelles, à des besoins ressentis au niveau de l'ensemble du mouvement marxiste-léniniste tunisien : les différents noyaux de militants qui le composent se sont également lancés, en général, dans la politique de jonction, et les problèmes qu'ils ont rencontrés et qu'ils affrontent encore ne sont pas très différents des nôtres. Ce bilan pourrait donc donner le coup d'envoi à de larges discussions entre nous tous.

Ces discussions, si elles étaient déclenchées, il serait d'ailleurs opportun qu'elles le soient le plus rapidement possible. Après les dernières luttes de la jeunesse, en effet, il est plus que certain que le travail de jonction va entrer dans une nouvelle phase de son développement, plus intense et plus large que toutes les précédentes : il est de notre devoir de faire le maximum pour que les nouveaux camarades qui nous rejoindront entament la lutte dans de meilleures conditions que nous, qu'ils puissent profiter, en d'autres termes, et de nos succès et de nos erreurs. Nous pouvons même préciser : pour qu'ils puissent profiter surtout de nos erreurs !

Deux précisions maintenant pour en finir avec cet avant-propos. Ce bilan, comme c'est indiqué plus haut, n'est pas un bilan exhaustif de l'ensemble de l'activité que nous avons eu à déployer en milieu ouvrier. Il n'y est pas traité, par exemple, du contenu *politique* concret de cette activité mais uniquement de ses aspects organisationnels et idéologiques. C'est là une première restriction. De plus, même en se limitant à ces deux domaines, le présent texte n'est ni complet ni définitif.

Un bilan complet et définitif s'établit sur la base d'une synthèse de bilans partiels et sectoriels. Or ces derniers ne sont pas encore tous établis au niveau de notre Groupe. Ce premier bilan général est donc dans une certaine mesure prématuré (1). Tel qu'il est cependant, nous pensons, comme ça a été dit, qu'il peut être utile. Utile pour nous en accélérant la généralisation du travail de bilan en notre sein et utile pour l'ensemble des militants marxistes-léninistes en portant à leur connaissance, pour la première fois, un certain nombre de problèmes (et de solutions possibles) qui sont le fruit d'expériences concrètes, d'expériences réelles en milieu ouvrier. Rien qu'à ce titre, il était nécessaire, il était urgent que cette brochure, malgré ses limites, paraisse. C'est chose faite.

G.E.A.S.T., juillet 1972.

(1) C'est ce qui explique que, contrairement à notre habitude, nous le signons d'un pseudonyme. Nous voulons indiquer par là que les points de vue et les positions qui y sont exprimés ne seront pas forcément identiques à ceux que nous défendrons collectivement quand le travail de bilan sera achevé à l'intérieur de l'organisation.

I. — LA GENESE DU MOT D'ORDRE DE JONCTION AVEC LE PROLETARIAT

Notre Groupe est né au sein du mouvement de la jeunesse intellectuelle. Pendant toute une période, d'ailleurs, il n'a pas été autre chose en fait que l'aile radicale de ce mouvement.

A partir de 1966-1967, cependant, et en liaison étroite avec la montée des luttes estudiantines et populaires dans le pays, commença à se poser de manière concrète le problème de la nécessité de ce que nous appelions alors la sortie du ghetto universitaire (2).

La répression, avec laquelle nous fûmes confrontés pour la première fois sur une large échelle en décembre 1966, ne fit que rendre encore plus brûlant ce problème. Sortir de l'Université et aller vers le peuple, c'était devenu une nécessité non plus seulement politique mais aussi « militaire » : que pouvaient faire quelques milliers d'étudiants contre tout un Etat ?

Une profonde réorganisation du Groupe fut entreprise en été 1967 et, à la rentrée, le mot d'ordre de jonction était lancé. L'objectif visé par cette jonction étant la construction d'un parti révolutionnaire.

A l'époque, toutefois, il ne s'agissait pas de liaison avec le seul prolétariat industriel des villes comme c'est le cas aujourd'hui pour nous, mais de jonction avec l'ensemble des masses populaires (3). Cette jonction, de plus, nous pensions qu'elle ne pouvait se faire que dans la rue, en plein jour, lors d'actions ouvertes (manifestations, etc.). C'est, enfin, le mouvement étudiant dans sa totalité que nous appelions à l'entreprendre.

Mars 1968 a consacré, de manière officielle en quelque sorte, cette ligne. Celle-ci, cependant, malgré le progrès radical qu'elle représentait par rapport à nos positions et à notre pratique antérieures, n'était pas naturellement sans faiblesses.

Ces faiblesses demandaient à être corrigées. Nous avons commencé (début 1969) par les trois rectifications suivantes (4) :

(2) Cf. « Perspectives » n° 11, janvier 1967.

(3) Nos premiers tracts en arabe et en tunisien apparurent dès janvier 1968. En février, un tract en arabe : « Qui sont nos amis, qui sont nos ennemis ? », a été tiré à plus de 3 000 exemplaires et diffusé dans presque tous les quartiers populaires de Tunis et dans six gouvernements de l'Intérieur.

(4) Dans un prochain texte (« Notre plan de travail pour la période actuelle »), ces idées seront reprises et explicitées dans le détail.

— **La jonction doit concerner d'abord les ouvriers des villes et non pas l'ensemble du peuple.**

Pour la raison suivante : le peuple ne forme pas une masse homogène et indifférenciée, il est au contraire divisé en classes ; de toutes les classes populaires, la classe ouvrière est la plus radicale, la plus révolutionnaire, c'est elle qui unira le peuple et le dirigera dans la révolution — pour mener à bien cette tâche historique, il est évident qu'elle devra, au départ, (avec l'aide de ceux qui ont la volonté de la servir), commencer par organiser et unir *ses propres rangs*. Le prolétariat industriel des villes, enfin, forme la partie de la classe ouvrière la plus regroupée, la plus concentrée, celle qui se prête le mieux au travail d'organisation.

— **La jonction doit commencer par être souterraine et non pas ouverte (*)**.

Nos moyens actuels, en effet, ne nous permettent pas, en général, de soutenir des affrontements à visage découvert avec l'ennemi. Ne pas verser dans l'aventurisme, pour un mouvement révolutionnaire, réside avant tout dans le fait de mener une politique qui tienne compte de ses possibilités organisationnelles réelles. Aussi notre activité au sein du prolétariat industriel revêt-elle à l'heure présente les trois formes principales suivantes : l'enquête, la propagande et l'organisation.

— **Cette jonction avec la classe ouvrière, parce que son objectif est la construction du parti révolutionnaire du prolétariat, n'est pas et ne peut être l'affaire de tous les étudiants (et de tous les intellectuels d'une façon générale) mais uniquement celle des étudiants (et des intellectuels) marxistes-léninistes (5).**

Cette affirmation peut sembler aujourd'hui d'une évidence enfantine. Nous avons pourtant payé bien cher avant d'arriver à poser les problèmes de cette manière. Nous y reviendrons.

II. — LES CONDITIONS AU DEPART

Le mouvement de jonction démarra dans certains endroits dès 1969 mais il ne se généralisa au niveau de l'ensemble de l'organisation qu'en 1970, dans des conditions passablement difficiles et complexes. Passons en revue les principales.

• Sur le plan organisationnel, le coup porté au Groupe en mars 1968 — parce qu'il provoqua la destruction de la quasi-totalité de nos structures organisationnelles à l'intérieur du pays — joua un grand rôle dans la dispersion et l'éparpillement des forces marxistes-léninistes (6) : le Groupe, gravement amoindri, ne pouvait plus jouer correc-

(*) Cette rectification était destinée principalement aux militants de l'intérieur.

(5) On ne parle pas ici, bien sûr, de la liaison, sur une base démocratique et anti-impérialiste, de l'ensemble du mouvement étudiant avec les masses ouvrières et populaires, mais de l'intégration des intellectuels marxistes-léninistes au prolétariat, ou, comme le disait Lénine, de la fusion du mouvement socialiste avec le mouvement ouvrier pour la construction du Parti.

(6) Sont visées, ici, aussi bien les forces qui échappèrent à la répression, cette année-là, que celles qui se développèrent ultérieurement.

tement son rôle de pôle d'attraction et d'unification au niveau de l'ensemble de l'opposition révolutionnaire.

De plus, à l'intérieur même de notre organisation, du fait de l'absence d'un centre dirigeant à l'échelle nationale — la répression avait entièrement emporté le noyau de militants qui en tenait lieu — les choses se développèrent de manière extrêmement anarchique, sans possibilité de coordination véritable. *Pendant toute une période, l'unité organisationnelle interne fut rompue.*

• Par ailleurs, comme notre activité s'est située aussi bien à l'intérieur du pays qu'à l'étranger, parmi les travailleurs tunisiens émigrés, les milieux dans lesquels elle s'est déployée présentaient, à bien des égards, des caractéristiques fondamentalement différentes : on ne lutte pas dans les mêmes conditions à Tunis et à Paris ni toujours contre les mêmes ennemis immédiats.

La conjugaison de ces deux facteurs (rupture de l'unité organisationnelle interne et hétérogénéité des conditions de lutte) explique la diversité et souvent le caractère contradictoire (7) des expériences et des pratiques qui seront menées par nos militants dans nos différentes sections. Elle permet de comprendre pourquoi, en d'autres termes, la rupture de l'unité interne ne tarda pas à se manifester également dans les domaines politique et idéologique (8).

Cette diversité, toutefois, n'était pas absolue et n'avait pas qu'un contenu négatif. On peut illustrer cette idée à partir de l'exemple du problème des rapports théorie-pratique que nous analysons dans le corps du texte. Les erreurs que nous avons commises au niveau de la solution de ce problème sont principalement de deux ordres : il y a eu une erreur empiriste (négation de la théorie) et une erreur dogmatique (négation de la pratique). Ces erreurs sont en apparence opposées et semblent s'exclure l'une l'autre, en fait leur opposition s'inscrit dans le cadre d'une même problématique, d'une même contradiction, la contradiction théorie/pratique, précisément. Nos erreurs ont consisté dans ce domaine dans la sous-estimation de l'un ou de l'autre des deux aspects de la contradiction. En dernière analyse il en a été ainsi pour la plupart des divergences qui sont apparues en notre sein. On trouvait au niveau de chaque problème et la « thèse » et l'« antithèse », selon les sections. Aujourd'hui le moment de la « synthèse » nous semble être arrivé.

• Passons maintenant aux conditions idéologiques qui étaient les nôtres en 1970. Cette année là, l'année donc du déclenchement généralisé du processus de jonction, notre Groupe est composé de militants et de cadres originaires, dans leur quasi-totalité, de la petite-bourgeoisie intellectuelle.

Sur le plan de l'idéologie et de la conception du monde, nous étions tous mûs par la contradiction fondamentale suivante : d'un côté nous voulions ardemment faire la révolution et servir le peuple, mais de

(7) Voir la troisième partie de ce texte.

(8) Quiconque veut comprendre quoi que ce soit à la situation actuelle de notre mouvement doit toujours garder cette idée présente à l'esprit.

l'autre, l'idéologie de notre classe d'origine (l'individualisme, le subjectivisme, l'idéalisme, etc.) exerçait encore, d'une certaine façon, sa domination sur nous, causant toute une série de méfaits et de dégâts. Nous pouvons dire, en résumé, que notre évolution, ces deux dernières années, a été caractérisé par la lutte entre des points de vue prolétariens, embryonnaires, qui voulaient se développer et s'affirmer, et des conceptions petites-bourgeoises et bourgeoises qui jouaient un rôle d'obstacle et de frein. La lutte, à ce niveau, n'est pas terminée et n'est pas prête de se terminer.

• Les conditions politiques. Il a été dit plus haut qu'après mars 1968, les formes de lutte ouvertes et spectaculaires furent répudiées : elles étaient au-dessus de nos moyens. L'option se fit en faveur d'un travail souterrain, méthodique, en profondeur. Un travail de taupe, laborieux et prudent. Ce qu'il faut noter à ce propos, c'est que tout ceci a été décidé à un moment où la lutte de classes, dans notre pays, entrait dans une nouvelle période, une période de lutte aiguë, violente et déclarée. Une période, en d'autres termes, où les marxistes-léninistes, étant données leurs forces, ne pouvaient pas, en pratique, prétendre à la direction du mouvement des masses. Cette contradiction, nous l'avons ressentie, nous la ressentons toujours de manière très intense. Parce qu'il est clair que sa solution n'est pas pour l'immédiat, elle a eu un effet de démoralisation et de démobilité certain sur une poignée de militants. D'un autre côté, par opposition, la montée des luttes ouvrières et populaires apportait chaque jour la preuve vivante et concrète que les révolutionnaires n'étaient pas condamnés, pour des années et des années, à prêcher dans le désert. Cela a encouragé la majorité d'entre nos camarades à tenir bon, contre vents et marées, et à persévérer, avec enthousiasme, dans la voie de la liaison avec le prolétariat.

Aujourd'hui, cette liaison de la jeunesse intellectuelle avec la classe ouvrière — qui paraissait être un rêve insensé lorsque nous avons commencé à en parler en 1968 — est devenue une réalité patente et irréversible.

Aucune répression, aucune ruse n'en viendra à bout !

C'est donc dans ces conditions organisationnelles, « géographiques », idéologiques et politiques bien déterminées que débuta en 1970 notre activité en direction — et au sein — de la classe ouvrière. Ces conditions déterminées ont constitué le point de départ, la base concrète sur laquelle repose notre travail de jonction et auquel elles donnèrent sa coloration particulière.

Deux années se sont maintenant écoulées qu'il faut passer au crible de l'analyse critique.

III. — LES DIFFÉRENTES DEVIATIONS

Lors de ces deux années, nous l'avons dit, diverses expériences ont été accumulées. Le moment est venu de commencer à en dresser le bilan général.

Dans le présent texte, seuls trois points qui seront sans nul doute les plus importants de ce bilan général de l'ensemble de notre activité sont examinés. Ils ont trait aux rapports théorie-pratique, aux rapports intellectuels-masses et aux problèmes d'organisation. Dans cette troisième partie, nous nous limiterons à dresser la liste des différentes déviations (déviations par rapport aux conceptions prolétariennes) commises à leurs trois niveaux. Auparavant, une mise en garde. Il a déjà été indiqué pour quelles raisons les différentes sections de notre organisation ont développé leur activité de jonction de façon quasi-autonome et indépendante les unes des autres, pourquoi cette autonomie et cette indépendance ont nécessairement donné naissance à des divergences et à des oppositions et comment ces divergences et ces oppositions s'inscrivaient dans le cadre de préoccupations et de problématiques, malgré tout, communes et identiques.

Pour que le tableau soit plus complet, il faut aussi ajouter l'idée de l'inégalité de développement des différentes sections : les problèmes, même lorsqu'ils étaient dans le fond semblables, ne se sont pas posés partout au même moment et sous la même forme, ni avec la même acuité et dans les mêmes proportions. Leur maturation a donc été variable selon les endroits.

Toutefois, malheureusement, il ne sera pas toujours possible, dans ce qui va suivre, pour des raisons de clarté et de synthèse, de tenir compte comme il faudrait de toute cette diversité. C'est un essai de bilan global qui est tenté ici où il s'agit avant tout et par-dessus tout d'aller à l'essentiel, c'est-à-dire au général et non au particulier. (Cette lacune pourra être comblée par la publication prochaine des bilans partiels les plus significatifs.)

Les rapports théorie-pratique

Lorsque nous avons commencé à travailler en direction du prolétariat industriel, nous concevions *généralement* ces rapports de manière unilatérale (prise en considération d'un seul aspect de la contradiction). Et, selon que nous sous-estimions le rôle de la théorie ou celui de la pratique, nous tombions soit dans l'empirisme, soit dans le dogmatisme.

— *La déviation empirique.* Elle s'est caractérisée par un praticisme étroit. Le travail de jonction se faisait sans plan, à l'aveuglette. Les perspectives à long terme (« où allons-nous ? », « quel est notre programme ? »...) étaient absentes, en fait, de même qu'était absent tout point de vue d'ensemble (« quelle est la situation actuelle ? », « de quelles classes se compose notre société ? », « où en est le mouvement révolutionnaire ? », « comment articuler les luttes au niveau de nos travailleurs à l'étranger avec celles qui se mènent dans le pays ? », etc.).

On prenait prétexte du caractère radicalement nouveau du travail à mener pour refuser de faire travailler sa cervelle. On arguait du fait que Mao avait fustigé le « culte du livre » pour mépriser et les livres et la théorie.

Dans certaines sections, le mal a pu se développer en profondeur parce que — la jonction en étant à ses premiers pas — ses répercus-

sions sur l'avancement du travail ne se sont pas faites immédiatement ressentir. A la limite, on pouvait même avoir quelquefois l'illusion, au début, qu'il favorisait beaucoup plus qu'il n'entravait cet avancement : on ne se torturait pas pour savoir comment faire la jonction, on la faisait !

Puis, tout naturellement, aux succès initiaux succédèrent progressivement les difficultés. Les problèmes, des problèmes nouveaux, qu'on n'avait pas prévus, auxquels on ne s'était jamais heurté, commençaient à s'accumuler, sans solutions visibles. Le dynamisme des premiers temps se transformait en immobilisme, en stagnation. Le processus de jonction s'essouffait, se grippait... Face à cette situation, il y a eu en gros deux attitudes à l'intérieur des sections affectées par l'empirisme :

- Une première attitude qui a consisté à essayer de prendre du recul par rapport aux difficultés qui avaient surgi pour en comprendre les causes et les surmonter. Les résultats, dans ce cas, ont été divers. Dans certaines sections, des rectifications substantielles ont pu être apportées assez rapidement, tandis que dans d'autres, seules quelques petites réformes ont été introduites alors qu'il fallait bien plus pour débloquer les choses. En général, il y avait malgré tout une certaine amélioration de la qualité du travail. (Ici il faut faire une remarque qui a son importance : les « pauses de réflexion » qui ont été effectuées chez nous ont très souvent pris beaucoup de temps, pendant lequel, dans certains cas, le travail de jonction lui-même était délibérément suspendu. C'est là une faute grave qu'il faudrait se garder de refaire à l'avenir.)

- Une seconde attitude de fuite en avant dans plus d'empirisme et de spontanéisme.

Les camarades (très rares en vérité) qui ont eu cette attitude avaient, comme les autres, une compréhension mécaniste des rapports théorie-pratique ; mais leur mécanisme à eux était franchement caricatural, il dépassait le mécanisme « moyen » des autres. Leur justification suprême était l'idée — qui est juste — que la théorie naît de la pratique et se développe en étroite liaison avec elle. Mais ce qu'ils tiraient de cette idée juste était entièrement erroné : ils attendaient, en quelque sorte, que la théorie naisse *d'elle-même* de la pratique, sans leur effort et leur participation. « Nos problèmes et nos difficultés viennent de ce que nous n'avons pas suffisamment de pratique », disaient-ils ; ils ne voyaient pas, ce faisant, la théorie qu'il était possible de produire à partir de cette pratique insuffisante pour précisément l'aider à se développer et se renforcer.

Leur fuite en avant dans l'empirisme n'était pas, bien sûr, la bonne solution mais bien plutôt une voie sans issue — qui a débouché quelquefois, paradoxalement, sur ce qui constitue l'exact opposé de l'empirisme : le dogmatisme.

— *La déviation dogmatique.*

Si la déviation empirique se caractérise par le mépris de la théorie, la déviation dogmatique se définit au contraire par le mépris de la pratique et l'idéalisation de la théorie. Elle s'est manifestée chez nous, elle aussi, sous des formes diverses, selon les secteurs. On peut en énumérer les cinq principales :

• Le culte des expériences étrangères. Ceux qui en ont été affectés étaient davantage intéressés par (et connaissaient mieux) les conditions concrètes de la Russie en 1917, par exemple, ou par celles de la Chine contemporaine que par les nôtres propres. Cette tare, qui dénote un véritable état d'esprit fait de soumission et de suivisme, a quelquefois été poussée jusqu'à l'absurde : pour savoir ce qu'il fallait faire dans telle ou telle conjoncture déterminée, on ne commençait pas par l'étudier mais d'abord par essayer de trouver les textes de Lénine ou de Mao qui pouvaient s'appliquer à elle. Le pire était quand on ne tombait pas sur les mêmes textes ou lorsqu'on en avait une appréciation différente !

• Le « culte du livre » et de la « belle flèche ». Mao a dit que le marxisme-léninisme doit être, par rapport à la révolution dans chaque pays, ce que la flèche est à la cible. « Certains camarades, cependant, — a-t-il aussi indiqué — oublient cela, oublient qu'il y a une cible qu'il faut atteindre ». Ils se contentent de tourner et de retourner la flèche entre leurs doigts en s'exclamant : « Quelle belle flèche ! Quelle belle flèche ! » (9). Ces camarades, le président Mao les a qualifié d'« amateurs de bibelots ». Nous avons eu plusieurs « amateurs de bibelots » en notre sein !

• Le fait de se proposer des tâches théoriques objectivement hors de portée. Ce phénomène est apparu dans toute son ampleur au moment des discussions (qui sont restées le plus souvent internes) sur la stratégie : on prétendait être en mesure d'établir le programme stratégique complet de la classe ouvrière alors qu'on venait à peine de faire quelques pas dans sa direction.

• La réticence pour l'étude et l'analyse de notre propre pratique révolutionnaire, de nos propres expériences politiques : elles étaient jugées trop minces, trop mineures ; on estimait que de la théorie sérieuse ne pouvait pas sortir de là !

• L'impuissance à l'analyse concrète de la situation concrète de notre pays et de son peuple. Cette dernière forme a été la plus répandue. C'est logique quand on sait qu'elle constitue la caractéristique numéro un du dogmatisme.

Ces cinq principaux aspects qu'a pris la déviation dogmatique dans certaines de nos sections ne sont bien sûr jamais apparus les uns indépendamment des autres, ils étaient continuellement confondus et mélangés, ils se complétaient et, en quelque sorte, se prêtaient mutuellement assistance et soutien. Le « culte du livre » était inséparable du culte de l'étranger, ce dernier était déterminé par l'incapacité à produire des analyses concrètes, laquelle incapacité s'accordait avec des prétentions « théoriques » non fondées, etc. Le temps et l'énergie qui ont été gaspillés de cette manière sont très grands. Inutile de préciser qu'ils étaient pris sur ceux qui pouvaient être consacrés au travail de jonction réel — qui en a été réduit d'autant.

(9) « Pour un style de travail correct dans le Parti », « Œuvres choisies », tome III.

Maintenant qu'il a été question et de la déviation dogmatique et de la déviation empirique, il est possible de voir ce qu'elles ont de commun, ce qui, fondamentalement, les unit.

Nous avons déjà dit que toutes deux avaient leur source dans une même compréhension unilatérale de la contradiction théorie-pratique mais qu'elles surestimaient (et sous-estimaient) chacune un aspect de cette contradiction (10).

La conséquence immédiate la plus importante en est que leurs tenants pêchaient tous, indistinctement, par non respect du principe stratégique suivant : « L'âme vivante du marxisme, c'est l'analyse concrète de la situation concrète ». Cette caractéristique fondamentale commune aussi bien aux dogmatiques qu'aux empiristes explique pourquoi, dans certaines conditions, les dogmatiques peuvent se transformer en empiristes et les empiristes en dogmatiques. Nous avons connu, à l'intérieur du Groupe, ce genre de va-et-vient incessant au niveau de pratiquement toutes nos sections : quand la voie dogmatique était bloquée, on se réfugiait dans la voie empirique et vice-versa...

Mais, il est très important de le souligner, les choses ne se reproduisaient pas de la même façon à chaque phase :

Généralement, un certain progrès était fait à chaque tentative, ce qui nous permettait, chaque fois, de faire de petits pas en avant et de détruire, au fur et à mesure, la machine infernale des conceptions unilatérales dont nous étions les prisonniers inconscients et involontaires.

Les rapports intellectuels révolutionnaires-masses ouvrières

Sur la base de ces conceptions fausses des rapports théorie-pratique qui viennent d'être définies, se sont greffées et développées, dans nos rangs, des conceptions tout aussi unilatérales et subjectives à propos de la question des rapports intellectuels-ouvriers.

La déviation empirique a donné, à ce niveau, une déviation ouvriériste, tandis qu'une déviation « élitiste » est née de la déviation dogmatique.

— *La déviation ouvriériste.*

Ses deux caractéristiques principales et complémentaires sont, d'une part, la prosternation idolâtre devant les ouvriers et l'approbation béate, sans aucun esprit critique de tous leurs faits et gestes et, d'autre part, la négation, chargée de mépris, du rôle des intellectuels. Là où elle s'est produite, cette déviation a eu de graves conséquences sur la nature (et, par voie de conséquence, sur l'ampleur) de notre activité en milieu ouvrier qui, de ce fait, se trouvait ne pas avoir toujours de grands rapports avec une activité véritablement révolutionnaire, véritablement communiste.

Il suffit, pour s'en convaincre, de passer en revue certains domaines où elle s'est manifestée et les formes qu'elle a revêtu.

(10) « Le dogmatisme et l'empirisme sont tous deux une expression du subjectivisme unilatéral, bien qu'ils viennent de pôles opposés. » (Mao.)

• Commençons par le plus important : le journal. L'ouvriérisme, au niveau du « Travailleur tunisien », s'est traduit de façon « éclatante » dans l'orientation *économiste* dont ont souffert plusieurs numéros.

Très souvent les articles se rapportant aux luttes ouvrières consistaient en simples narrations descriptives et superficielles. Les analyses politiques étaient nettement insuffisantes. La lutte de classe du prolétariat était réduite à une action étroitement revendicative visant la simple amélioration des conditions de vie et de travail des ouvriers.

• Notre ouvriérisme s'est aussi manifesté dans ce qui a été appelé le « travail social » (11). Ces termes visent l'assistance que nos militants, en certains endroits, ont apportée aux concentrations ouvrières qu'ils couvraient. Cette assistance, conçue au départ comme un moyen d'arriver à nouer des liens avec les travailleurs, s'est très vite transformée en fin : sous l'effet des sollicitations de plus en plus nombreuses des ouvriers, nos camarades étaient poussés, insensiblement, à faire de cette forme d'activité la forme essentielle de leur militantisme, celle qui leur prenait le plus de temps et d'énergie. Le contenu proprement politique du travail de jonction était ainsi sacrifié ; la jonction devenait une entreprise humanitaire, ne remettant pas en cause les structures de l'ordre social existant.

• Dans le domaine des rapports personnels établis avec les camarades ouvriers, les choses n'étaient pas bien meilleures, les rapports étaient bien souvent des rapports de complaisance. Devant les ouvriers, certains de nos militants se métamorphosaient en *beni-oui-oui* dociles et complexés. La pratique de la critique et de l'autocritique n'avait pas cours. Inutile de dire que, dans de telles conditions, ni les militants intellectuels, ni les camarades ouvriers ne progressaient dans le sens de leur révolutionnarisation idéologique et de la transformation de leur conception du monde.

• Enfin, et d'une manière générale, les camarades qui ont versé dans l'ouvriérisme ne tenaient pas compte, dans la pratique, au niveau de leur travail de jonction, de l'indication de Mao selon laquelle « les masses, en tout lieu, comprennent grosso modo trois sortes d'éléments : ceux qui sont relativement actifs, ceux qui sont relativement arriérés et ceux qui sont entre les deux » (12). Ils se comportaient dans les faits comme si les masses étaient homogènes et ils déployaient un effort égal en direction de tous ceux qu'ils pouvaient toucher sans chercher, comme le recommande Mao, à s'appuyer sur les éléments avancés « pour élever le niveau des éléments intermédiaires et rallier les éléments arriérés » (13).

A partir de ces différentes manifestations de l'ouvriérisme que nous venons de décrire, nous estimons qu'il est possible de dégager les conclusions suivantes :

(11) Cette activité s'est développée presque exclusivement au niveau de nos sections extérieures. Son contenu est divers et va de la simple rédaction de lettres à l'assistance judiciaire en passant par les cours d'alphabétisation, l'aide dans le déchiffrement des fiches de paye, etc.

(12) « Œuvres choisies », tome III, page 122.

(13) *Ibid.*

- L'ouvriérisme gêne considérablement le travail de propagande communiste au sein du prolétariat ;

- L'ouvriérisme gêne considérablement le travail de détection et d'organisation des éléments avancés de la classe ouvrière.

- Et, parce qu'il bloque l'émergence de militants ouvriers d'avant-garde, parce qu'il nie tout rôle actif aux intellectuels révolutionnaires, l'ouvriérisme gêne aussi considérablement le travail de systématisation et de centralisation des idées justes des masses. *Il bloque ainsi le travail d'élaboration de la ligne politique du prolétariat.*

Cet ouvriérisme qui, il ne faut pas l'oublier, trouve son origine dans notre inexpérience mais qui aussi, en dépit de tout, reflète (quoique maladroitement) notre désir sincère de servir notre peuple et le communisme, cet ouvriérisme donc a pu se développer parmi nous tant que ça n'avait pas de grandes conséquences pour l'avancement de la jonction. Mais plus ou moins rapidement selon les secteurs, nos camarades se sont aperçus qu'ils débouchaient sur une impasse : le travail de liaison avec la classe ouvrière s'était développé en largeur, de manière extensive mais il ne reposait pas sur une base solide et ferme, le nombre des militants organisés qui devaient fournir l'armature et l'encadrement du mouvement de jonction et soutenir son développement étant insignifiant et ridicule. Et, comme lorsqu'il s'agit de creuser une galerie souterraine et que les élançons font défaut, il devenait impossible de continuer plus avant. D'un autre côté, les ouvriers qui étaient en rapport avec nous ne se satisfaisaient plus de la nature du travail qui était mené avec eux : ils exigeaient mieux et plus, et demandaient que nous soyons à la hauteur de nos tâches et de nos responsabilités... (14)

La aussi, deux attitudes ont généralement été observées dans nos sections ou s'étaient propagées des conceptions ouvriéristes. Il y a eu soit effort d'autocritique et de rectification — et donc continuation dans la voie de la jonction — soit basculement dans la déviation opposée : l'« élitisme » — et donc ralentissement plus poussé du mouvement de jonction, voire même, exceptionnellement, arrêt pur et simple. Nous y reviendrons.

— *La déviation élitiste.*

Cette déviation prend l'exact contrepied de la précédente. A partir d'une compréhension extrêmement dogmatique et figée des thèses de Lénine sur les rapports entre l'élément conscient et l'élément spontané, les militants qui sont tombés dans la déviation élitiste ont idéalisé le rôle des intellectuels révolutionnaires (*autrement dit leur propre rôle*) et nié, dans les faits, celui de la classe ouvrière, dont ils se sont proclamés l'avant-garde !

Les conséquences, ici aussi, ont été graves. Citons-en rapidement quelques-unes :

- Le caractère dogmatique du travail de propagande. La propagande ne reposait pas sur un travail d'enquête préalable. Nos militants

(14) Le caractère étroitement économiste du « Travailleur Tunisien », par exemple, a été dénoncé par bien des ouvriers avant que n'intervienne le changement introduit par le numéro 18.

intellectuels, chargés d'apporter la lumière du marxisme-léninisme aux ouvriers, leur servaient dévotement (ou de manière hystérique, selon les tempéraments) les formules qu'ils avaient apprises par cœur, sans se soucier de la forme, du temps et du lieu. Cette façon d'agir dénotait un véritable mépris à l'égard des besoins réels des masses. Aussi, les ouvriers étaient-ils rarement séduits et convertis.

- Ce mépris à l'égard des besoins réels des masses s'accompagnait, le plus souvent, d'un mépris identique à l'égard des besoins réels des individus. On a affaire là à une erreur exactement opposée à celle de l'« assistance sociale » : les préoccupations, les difficultés personnelles des camarades ouvriers étaient considérées avec dédain ; on culpabilisait ceux qui voulaient en tenir compte sous prétexte que les relations devaient demeurer strictement « politiques »... et on faisait le vide autour de soi.

- Ce qui précède explique que les rapports qui étaient établis avec les ouvriers étaient des rapports de domination et de terrorisme, des rapports d'inégalité qui étouffaient chez ces derniers toute créativité et tout esprit d'initiative. En un mot, des rapports tels que les camarades ouvriers étaient condamnés très rapidement à devoir choisir entre la révolte ou le suivisme. Dans le premier cas, la jonction se trouvait rompue ; dans le second, elle ne se faisait plus à partir des intellectuels vers les ouvriers mais en sens contraire, les ouvriers se transformant à l'image des intellectuels et acquérant leurs tics et leurs manies. Dans ce dernier cas, ils étaient naturellement amenés à rompre progressivement les liens vivants qui les unissaient à leur classe d'origine...

La conclusion que nous pouvons en tirer est claire : nos militants restaient des intellectuels petits-bourgeois, isolés de la vie réelle du prolétariat et du peuple, incapables, dans la pratique, d'intégrer de manière organique leur travail révolutionnaire aux luttes de classes réelles et donc de commencer à élaborer une ligne politique communiste correcte — *qui ne peut être que la systématisation des idées justes qui naissent de la pratique révolutionnaire des masses.*

A partir des conclusions qui ont été déduites de l'analyse des déviations ouvriériste et élitiste, il est possible de déterminer ce qu'elles ont de commun en négatif. Elles ont à leur passif trois carences fondamentales identiques :

- dans le domaine de la formation d'ouvriers d'avant-garde solidement liés à leur classe et aux masses ;

- au niveau de l'absence de refonte idéologique des militants intellectuels ;

- sur le plan, enfin, de l'élaboration d'une ligne politique juste.

Ceci prouve bien que l'ouvriérisme, comme l'élitisme, sont deux variantes d'une même position de classe et que cette position de classe n'est pas prolétarienne *puisque'elle gêne et retarde l'émergence de la classe ouvrière sous la forme d'un parti politique distinct et indépendant.*

Les formes d'organisation

Dans le domaine organisationnel, également, deux erreurs — de contenu en apparence diamétralement opposé mais commun quant au fond — ont été commises. Il y a eu d'une part le « laisser-aller organisationnel » et, d'autre part, le « centralisme bureaucratique ».

— *Le laisser-aller organisationnel.*

Cette première erreur qui trouve sa source dans les déviations empiriques et ouvriéristes dont il a été question plus haut, a eu une influence très fâcheuse sur l'ensemble de notre activité. Elle s'est manifestée à deux niveaux : au niveau de l'organisation tout entière et à celui de certaines sections prises individuellement. Du fait de l'absence de centralisation et de coordination à l'échelle nationale, il ne pouvait pas y avoir, à réellement parler, échange d'expérience, travail de bilan et concentration des idées justes au niveau de tout le mouvement ; il ne pouvait donc pas y avoir, pratiquement — et il n'y a pas eu — de ligne de masse, de ligne politique commune à l'organisation tout entière. Les tâches qui s'imposaient objectivement à nous ne pouvaient donc pas être toutes exécutées. Et, effectivement, pendant toute cette dernière période, le moins que l'on puisse dire est que nous n'avons pas toujours été à la hauteur de nos responsabilités.

Au niveau de certaines sections, maintenant, des carences de nature identique se sont développées. Le centralisme, à l'intérieur même de celles-ci, était très peu poussé, concurrencé qu'il était par le localisme avec son cortège de démocratisme, de travail artisanal, d'absence de division et de spécialisation du travail, de non circulation des informations, d'absence de contrôle, de non respect des principes de la clandestinité, etc.

Les militants qui, au sein de ces sections, ont essayé de pallier à l'inexistence d'un centre coordinateur, étaient accablés de travail, qu'ils ne pouvaient donc naturellement pas mener à bien, et versaient dans l'activisme...

L'effet de laisser-aller organisationnel sur le travail de jonction (aussi bien au niveau de sa qualité que de son ampleur) a vraiment été très grand et très nocif : une politique, pour être traduite dans les faits, doit être servie par une organisation ; quand l'organisation est défaillante la politique est comme privée d'oxygène et étouffe.

— *Le centralisme bureaucratique.*

Cette seconde erreur, fille, elle, du dogmatisme et de l'élitisme, s'est répandue dans relativement moins de secteurs que la précédente. Elle a reposé sur une compréhension mécaniste, anti-historique, des thèses du « que faire ? », que Lénine rédigea en 1902 — à un moment où le mouvement ouvrier russe, qui se développait depuis plusieurs années de manière spontanée et semi-anarchique, commençait à piétiner du fait de l'absence d'une organisation centralisée et unique pour toute la classe — certains camarades ont voulu en appliquer rigidelement les principes organisationnels à notre propre situation qui était, sur au moins un point fondamental, très différente de celle que connaissait la

Russie tsariste au début du siècle. Alors que pour Lénine, en effet, il s'agissait de forger le moule organisationnel dans lequel il fallait faire entrer un mouvement ouvrier *déjà existant*, il incombait au contraire à nous autres de contribuer à la (re)naissance de ce mouvement dans notre pays. Ces camarades n'ont pas été en mesure, dès le départ, de tirer toutes les conséquences de cette différence essentielle et on fait leur, sans beaucoup d'esprit critique, un certain nombre de mesures qui ne nous convenaient pas.

Le résultat a été passablement caricatural. Sous prétexte de respecter une rigoureuse division des tâches et une stricte application des règles de la clandestinité, on a chargé un (relativement) trop grand nombre de militants, choisis parmi les meilleurs, soit de tâches de coordination et de direction, soit de tâches purement techniques et clandestines (impression, diffusion, etc.) *sans participation aucune à une quelconque activité concrète de jonction*. Dans une de nos sections qui sont passées par une période de centralisme bureaucratique, *plus de la moitié de l'effectif*, à un certain moment, a ainsi été détourné du travail de jonction réel. L'organisation ne servait plus la politique de liaison avec le prolétariat industriel, elle l'étranglait en la précédant de cette manière ; de moyen, elle se transformait en fin.

Comme pour les deux couples de déviations précédentes, l'exacerbation du laisser-aller organisationnel a quelquefois, par réaction, provoqué le basculement dans le centralisme bureaucratique et vice-versa. Toutefois comme ce dernier a (heureusement !) été moins répandu que le premier, le passage principal s'est fait du centralisme bureaucratique au laisser-aller organisationnel.

Nous voici maintenant au bout de la liste des principales déviations que nous avons commises sur les plans de l'idéologie et de l'organisation dans notre travail de jonction.

Avant de passer à la quatrième partie de ce texte, il nous faut ajouter les remarques suivantes.

1° Nous avons dressé jusqu'à présent une ligne de filiation entre d'un côté l'empirisme, l'ouvriérisme et le laisser-aller organisationnel et de l'autre le dogmatisme, l'élitisme et le centralisme bureaucratique. Nous avons opposé l'un à l'autre chaque groupe de déviations et nous avons laissé entendre que les déviations du premier groupe étaient apparues dans certaines sections et que les déviations du second groupe s'étaient manifestées dans les sections restantes.

En fait, dans la réalité, les choses ne sont pas apparues de manière aussi tranchées et schématiques. Si le Groupe, dans son ensemble, était ouvertement animé de tendances contradictoires, au niveau de chaque section prise à part, également, on pouvait quelquefois déceler l'existence de courants opposés. Il y a eu, par exemple, à l'intérieur d'une même section, coexistence dans le même temps de tendances spontanéistes et dogmatiques ou, plus paradoxalement encore, cohabitation de conceptions élitistes avec des formes d'organisation libéralistes et démocratistes. Ces situations, cependant, ont été relativement peu nombreuses et avaient toujours un caractère provisoire et transitoire.

En fin de compte, donc, l'homogénéité a été plus grande au sein des sections qu'au niveau de toute l'organisation ou mieux : l'hétérogénéité au sein des sections n'a jamais atteint, en général, l'ampleur de celle qui caractérisait l'ensemble du Groupe. C'est sur la base de cette constatation que nous nous sommes permis de simplifier comme nous l'avons fait la présentation des diverses déviations.

2° Concernant ces déviations, ces erreurs que nous avons commises, nous estimons — il est nécessaire de le répéter — qu'elles sont historiquement justifiables et légitimes : nous sommes sortis des rangs de la petite-bourgeoisie intellectuelle, et le passage du révolutionnarisme petit-bourgeois au révolutionnarisme prolétarien ne s'effectue pas du jour au lendemain, sous l'effet d'un coup de baguette magique — notre volonté, en l'occurrence —, il nécessite au contraire de longs efforts qui s'étalent sur toute une période ; il se pose, autrement dit, en terme de processus au cours duquel les erreurs sont inévitables — même si, en dernière analyse, la progression dans le sens de la prolétarianisation est réelle et continue.

Le seul problème qui se pose à ce niveau, le seul problème véritable est de savoir si l'on peut limiter ces erreurs, si l'on peut leur apporter à temps les correctifs nécessaires.

Dans les paragraphes qui vont suivre, nous parlerons des raisons qui ont fait que l'introduction des correctifs a été retardée chez nous et des conséquences que ce retard a causé.

Plus loin (cinquième partie), il sera question de ces correctifs eux-mêmes.

IV. — LA « CRISE » DE LA JONCTION

L'empirisme et le dogmatisme, l'ouvriérisme et l'élitisme, le laisser-aller organisationnel et le centralisme bureaucratique constituent des déviations sérieuses et graves, (mêmes si elles sont, comme nous venons de le dire, explicables et légitimes). Elles n'ont pas revêtu, cependant, un même caractère de gravité et d'acuité au niveau de toutes nos sections. Plus : dans la majorité des sections, elles ont relativement vite commencé à être corrigées. (Certains bilans autocritiques datent du début de l'année dernière.) Malgré cela une certaine atmosphère de marasme, d'étouffement, de piétinement, en un mot de « crise » a régné et règne encore, plus ou moins, au sein de l'organisation tout entière.

Nous pensons que l'explication fondamentale réside dans le fait que, *pendant toutes ces dernières années, nous sommes restés sans direction centrale reconnue par tout le mouvement et étroitement reliée à ses différentes parties.* Dans ces conditions, en effet, il était devenu en fait impossible :

— d'abord qu'une cristallisation, une systématisation et une concentration des idées justes nées de la pratique révolutionnaire du Groupe dans sa totalité puissent avoir lieu. (Dans cette mesure, même à l'inté-

rieur des sections où des bilans ont été établis, les rectifications opérées sont quand même restées relativement marquées d'étroitesse et d'unilatéralité.) ;

— et ensuite qu'une diffusion et une généralisation de ces idées justes à l'intérieur de toute l'organisation puissent être menées. (De ce point de vue, la suppression de notre revue « Perspectives tunisiennes » a constitué également un lourd handicap.)

En l'absence de ce centre, le localisme, l'absence de vue d'ensemble et l'étouffement ont été rendus inévitables — et nous ne les avons pas évités. En dernière analyse, nous pensons que c'est là que se situe l'origine et la cause essentielle de notre « crise ».

Cette « crise », au départ, nous avons tous commencé à la ressentir de façon palpable et concrète à partir des deux constatations suivantes :

— d'une part, nos anciennes positions (au sein des facultés et des lycées) que, par une compréhension sans nuances de la nouvelle politique de jonction (15), nous n'étions pas parvenus à maintenir, il était manifeste que nous ne les avions pas compensées par la conquête de nouvelles positions dans les usines, parmi la classe ouvrière ;

— d'autre part, notre impuissance à avancer rapidement dans le sens de la liaison avec le prolétariat industriel des villes se produisait à une époque de forte effervescence sociale, quand l'atmosphère politique était (elle le reste !) chargée d'électricité. Cela ne faisait que nous rendre encore plus conscients d'être à la traîne, à la traîne des masses et des événements.

Il est facile de comprendre, sur la base de ces données, que le doute et le désarroi aient pénétré dans nos rangs et aient provoqué, au niveau de certains camarades, un certain nombre de réactions, plus ou moins violentes, plus ou moins conscientes, plus ou moins responsables qui visaient certes, pour eux, le déblocage de la situation mais qui ont abouti, dans les faits, au résultat inverse.

Il y a eu au moins quatre types de réaction de ce genre :

Le retour à l'université

Nous venons de dire comment, en quittant le milieu étudiant, nous n'avons pas été capables de percer de façon satisfaisante et rapide en milieu ouvrier. Au lieu de chercher les raisons objectives qui faisaient que le travail de jonction piétinait, obnubilés au contraire par le fait qu'en perdant les étudiants, nous n'avions quand même pas gagné les ouvriers, certains camarades poussèrent insensiblement à revenir à l'Université. Cette tendance s'est manifestée principalement aux moments chauds, lorsque des luttes étudiantes étaient déclenchées.

(15) Nous tenons à noter qu'une pareille compréhension était, les premiers temps, parfaitement nécessaire et légitime pour provoquer une rupture irréversible avec le passé — passé caractérisé par une action politique limitée strictement à l'université et aux étudiants.

Elle est demeurée malgré tout extrêmement minoritaire au niveau de toutes les sections et n'est jamais parvenue à s'imposer : c'est la preuve que le mouvement de jonction est devenu, pour notre organisation, quelque chose d'*irréversible*.

La surintensification de l'agitation (16)

Se refuser à faire de l'agitation en période de crise sociale et politique revient fatalement à se couper des masses et à se condamner à l'impuissance. Certains camarades, partant de cette évidence, tordirent le bâton plus qu'il ne fallait dans l'autre sens en donnant à l'agitation une plus grande place que celle qui devait lui revenir, étant donné le rapport des forces. Le résultat fut de nous rendre plus vulnérables vis-à-vis de la police (17).

La tentation du terrorisme

La voie qui est la nôtre est longue et difficile. Elle demande du souffle et une activité soutenue. Elle est en plus strictement clandestine et fuit le spectaculaire. En bref, elle est « ingrate », comme disent les petits-bourgeois éclairés. Parce qu'ils ne voyaient pas un résultat substantiel venir rapidement couronner leur travail, quelques camarades s'affolèrent et en arrivèrent à songer au terrorisme ; ils se persuadèrent que c'était la seule façon réellement efficace pour débloquer la situation, informer les masses de notre existence et intensifier le rythme du travail de jonction. Cette réaction de désespoir, heureusement, ne se cristallisa pas, elle dura très peu de temps et ne toucha qu'un nombre infime de militants (18).

L'exacerbation du dogmatisme

Cette dernière réaction a été de loin la plus grave et c'est elle qui nous a porté relativement le plus de préjudice. Elle s'est développée dans celle de nos sections où le praticisme et le spontanéisme étaient le plus répandus. Elle s'est d'ailleurs développée en grande partie contre eux.

L'empirisme, l'ouvriérisme, nous l'avons vu, ne pouvaient, s'ils n'étaient corrigés à temps, que déboucher sur une impasse, une impasse

(16) Ce point concerne uniquement nos sections intérieures.

(17) Ces deux premières réactions (retour à l'université, intensification de l'agitation) n'ont pas été que négatives. Il y a eu aussi un aspect positif en elles, à savoir celui de nous pousser à mieux évaluer nos priorités, à mieux préciser, en d'autres termes, les parts qu'il fallait donner à la propagande et à l'agitation et les rapports qu'il fallait établir entre le travail en milieu ouvrier et l'activité au sein de la jeunesse intellectuelle.

(18) Si nous en parlons dans ce bilan, ce n'est donc pas parce qu'elle a représenté quelque chose d'important pour nous lors de ces deux dernières années, c'est pour d'autres raisons : aujourd'hui, après les dernières luttes et la répression qui s'en est suivie, la question du terrorisme est objectivement inscrite à l'ordre du jour dans notre pays ; il faut en être conscients et s'y préparer.

étouffante. En voulant s'en sortir, des camarades sont tombés dans l'impasse opposée : le dogmatisme. Et, comme pour se convaincre que ce n'en était pas une, ils se sont mis à « approfondir » leur dogmatisme, à l'affiner, à le soigner avec une vigilance jalouse. Résultat : ils ont enfanté un véritable petit monstre. Un petit monstre anti-marxiste, idéaliste, sectaire, bouffi d'orgueil et de suffisance. Un petit monstre qui a découvert, aujourd'hui, que « le Groupe est une organisation bourgeoise qu'il faut détruire de l'extérieur parce qu'il n'est pas possible de le réformer de l'intérieur » (19) ; pour qui les idées justes ne viennent pas de la pratique révolutionnaire des masses mais de la cervelle des intellectuels petits-bourgeois coupés des masses et de toute pratique réelle qui l'ont mis au monde ; selon lequel, enfin, les marxistes-léninistes ne peuvent se permettre, tant qu'ils n'ont pas de « ligne juste », d'aller vers la classe ouvrière pour y remplir leur devoir de communistes !

Pour ces militants, la « ligne juste » n'est donc plus le fruit, en perpétuel développement, d'une pratique vivante, les intellectuels révolutionnaires n'ont plus pour tâche de développer, d'élargir et de renforcer leurs liens avec la classe ouvrière pour se prolétarianiser à son contact et contribuer à l'éveil de sa conscience de classe ; non, la « ligne juste » définie par ces intellectuels à partir de leurs seules connaissances livresques est un *préalable absolu* à la liaison avec les masses et à la liaison de la théorie avec la pratique !!!

Ces conceptions sont très pernicieuses — elles se présentent vêtues d'une impressionnante logomachie soi-disant marxiste — et très démobilisatrices : elles sapent les efforts que nous faisons pour consolider notre jonction avec le prolétariat et rectifier et approfondir au fur et à mesure notre ligne politique. Ceux qui les défendent rejoignent — ce faisant — sans même qu'ils s'en rendent compte, la masse des petits-bourgeois qui nous ont fui parce qu'ils ne se sentaient pas à leur aise parmi la classe ouvrière.

Nous sommes toutefois persuadés que notre route finira par se croiser de nouveau avec celle des plus honnêtes et des plus sincères d'entre eux — et il y en a qui le sont et dont l'ambition n'est pas de créer de nouvelles sectes où ils seraient les chefs vénérés !

Voilà donc, rapidement brossées, les différentes réactions négatives qui se sont développées au sein de l'organisation face aux difficultés que nous avons rencontrées dans l'exécution de la politique de jonction.

Si nous prenons les choses globalement, il nous semble qu'il est possible de dire, qu'en fin de compte, ça n'a pas été tellement catastrophique. Bien au contraire : au niveau de l'ensemble du mouvement, ces deux dernières années, malgré toutes les faiblesses et tous les obstacles que nous avons rencontrés, il y a eu un renforcement sans précédent de l'organisation. Ce que nous avons perdu est, aujourd'hui, insignifiant par rapport à ce que nous avons gagné. Et le gain sera encore plus grand si nous nous montrons capables de tirer les ensei-

(19) Le départ de ces camarades a été enregistré sur cette base.

gnements des pertes qui ont été subies et des erreurs qui ont été commises.

V. — LES CORRECTIFS

Nous passons maintenant aux correctifs, c'est-à-dire à la partie proprement positive de ce bilan.

Nous avons dit plus haut (dans les 2^e et 3^e parties) que les divergences qui étaient apparues en notre sein s'inscrivaient toutes à l'intérieur de problématiques et de contradictions communes mais qu'elles étaient bâties sur des compréhensions unilatérales des situations que nous avons à affronter.

Nous avons dit aussi que le travail de bilan et de rectification pour certaines sections (la plupart en fait) a déjà commencé depuis quelques temps et que la qualité de leur activité s'en est depuis trouvée améliorée. Seulement, et ça a été également indiqué, leurs bilans sont demeurés forcement partiels et incomplets du fait de l'absence d'un centre coordinateur pour tout le mouvement, capable de mettre les différentes expériences et pratiques locales en rapport les unes avec les autres, de les approfondir et de les homogénéiser.

Aujourd'hui, il est devenu possible, dans une certaine mesure, de suppléer à ce manque. Il est donc urgent, maintenant, à partir des résultats qui ont déjà été obtenus grâce aux bilans de sections, d'essayer de dégager, au niveau de chacune des déviations où nous avons versé (empirisme/dogmatisme, ouvriérisme/élitisme...), ce qu'elles peuvent renfermer de positif et de rejeter ce qu'elles contiennent de négatif.

En d'autres termes, il s'agit de confronter les différentes « thèses » et « antithèses » qui sont apparues dans nos rangs afin d'en dégager les « synthèses » nécessaires (20).

Ces dernières, une fois déterminées, devront être généralisées au niveau de tout le mouvement pour porter l'ensemble de notre action à un niveau plus élevé, supérieur au précédent.

Les rapports théorie-pratique

Les idées justes qui se dégagent implicitement ou explicitement des paragraphes qui ont été consacrés aux déviations dogmatique et empirique peuvent être succinctement ramenées à ce qui suit :

1° La théorie et la pratique révolutionnaires constituent les deux aspects opposés d'une même contradiction, les deux pôles contradictoires d'un même processus (le processus de la connaissance et de la transformation de la société) (21). En ce sens, *elles sont toutes deux*

(20) Le présent texte n'est qu'une contribution dans ce sens.

(21) Voir : « De la pratique ».

indispensables. Nous ne pouvons négliger ni l'une, ni l'autre mais nous attacher à les développer les deux ensemble.

Concrètement, le développement de son activité pratique est aujourd'hui, pour le Groupe, d'une nécessité absolue à cause de la faiblesse actuelle de sa liaison avec la classe ouvrière (il faut donc travailler à la consolider), et du caractère limité de son implantation organisationnelle (il faut par conséquent œuvrer à son extension). La réalisation de ces deux tâches pratiques est un impératif indispensable, préalable à tout progrès.

D'un autre côté, le développement de notre activité théorique est également primordial. Dans ce domaine, trois questions fondamentales sont posées devant nous qui exigent des réponses correctes et réfléchies :

- « Où sommes-nous ? » (autrement dit : « Quelle est la nature de notre société ? » ; « De quelles classes se compose-t-elle ? » ; « Quelle est la nature de la domination de l'impérialisme sur notre pays ? », etc.).
- « Où voulons-nous aller ? » (autrement dit : « Quel type de société voulons-nous bâtir ? » ; « Quel sera le caractère de notre révolution ? »...)
- « Comment nous y prendre ? » (autrement dit : « Quelle doit être notre tactique ? » ; « Quel doit être notre plan de travail dans la phase actuelle ? »...)

S'il n'apporte pas de réponses scientifiques à toutes ces questions (22), notre mouvement ne pourra pas se développer durablement et dans un sens révolutionnaire.

2° La théorie (connaissance de la société) et la pratique (transformation de la société) sont nécessaires l'une à l'autre et ne sauraient exister l'une sans l'autre (23). Leur *liaison* concrète est un critère qui permet de déterminer si une organisation est véritablement marxiste-léniniste ou non.

— La théorie, nous l'avons vu, est nécessaire à la pratique pour que celle-ci ne verse pas dans le spontanéisme. Aujourd'hui, il faut bien s'en convaincre, avec la politique de jonction, nos responsabilités sont devenues mille fois plus grandes dans ce domaine. Nous ne devons pas, sous prétexte que notre pratique est encore limitée, faire comme « ces praticiens vulgaires qui s'inclinent devant l'expérience et dédaignent la théorie, si bien qu'ils ne peuvent embrasser le processus objectif dans son ensemble, n'ont ni clarté d'orientation ni vastes perspectives et s'enivrent de leurs succès occasionnels et de leurs vues étroites » (Mao) (24). « *Si ces gens dirigeaient la révolution, ils la conduiraient dans une impasse* » (idem).

(22) Dans nos prochaines publications, nous définirons au fur et à mesure nos positions vis-à-vis de ces différents problèmes.

(23) Cette idée a ainsi été exprimée par Staline : « ... La théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire ; de même exactement que la pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire. » (« Des principes du léninisme ».)

(24) Tome I, page 339.

— La pratique, de son côté, est nécessaire à la théorie. Cette idée, on peut l'aborder sous deux angles différents :

- La théorie naît de la pratique ;
- La théorie sert la pratique.

En d'autres termes encore : « La connaissance commence avec la pratique ; quand on a acquis par la pratique des connaissances théoriques, on doit encore retourner à la pratique » (Mao, Tome I, p. 340).

La théorie, quand elle est coupée de la pratique, est une théorie creuse, sans objet. *La théorie est issue de la pratique et lui est subordonnée.*

3° Nous en venons ainsi à la question du *primat de la pratique sur la théorie.*

La théorie et la pratique, nous venons de le voir, agissent l'une sur l'autre et sont interdépendantes. Elles forment donc une « unité dialectique ». Or qui dit unité dialectique dit inégalité des termes en opposition, comme dans toute contradiction, nous nous trouvons en présence d'un aspect principal et d'un aspect secondaire. Dans la contradiction théorie-pratique, l'aspect principal est constitué, en général, par la pratique ; le nier, c'est tomber dans l'idéalisme. La théorie est au service de la pratique, au service de la juste solution des problèmes rencontrés dans la pratique ; elle n'est pas une fin en soi.

Un problème, toutefois, peut être posé (et il a été effectivement posé par le petit noyau de dogmatiques qui, coupant avec la pratique, sont en train de chercher la « ligne juste ») : la pratique est l'aspect principal, décisif, de la contradiction théorie-pratique, c'est entendu, mais ceci n'est valable qu'en dernière analyse, pour toute une période historique ; dans certaines situations, sous certaines conditions, l'aspect principal et l'aspect secondaire d'une contradiction peuvent se convertir l'un en l'autre ; ne serions-nous pas à un moment où la création de la théorie révolutionnaire joue le rôle principal, décisif ? (25).

Nous pensons qu'il faut répondre non à cette interrogation, de la manière la plus ferme et la plus intransigeante. La pratique et l'expérience accumulées dans le travail de jonction n'exigent absolument pas, étant donné le niveau de développement qu'elles ont déjà atteint et les questions qu'elles soulèvent, que nous nous occupions, toutes affaires cessantes, de leur théorisation. D'une part, il a été prouvé, dans les faits, que le travail de bilan et d'autocritique pouvait se mener sans cessation du travail pratique. D'autre part, nous nous sommes rendus compte que la solution de plusieurs problèmes théoriques dépendaient — et ne pouvaient que dépendre — de l'avancement et du développement de l'activité pratique.

Ainsi, eu égard aux particularités spécifiques de notre mouvement à l'heure actuelle, nous disons avec force que c'est au renforcement de la pratique qu'il faut s'atteler, de manière principale et décisive.

(25) Voir : « De la contradiction », quatrième partie.

Cela n'entraîne nullement, bien entendu, qu'il faille dorénavant négliger le travail théorique. Bien au contraire : il faut développer le travail théorique mais le développer sur une base matérialiste saine en le mettant au service du développement de notre travail pratique.

Les rapports

intellectuels révolutionnaires-masses ouvrières

Dans notre pays, le mouvement marxiste-léniniste en est encore à faire ses premiers pas. L'essentiel de son activité actuelle est orienté vers la jonction avec les éléments ouvriers d'avant-garde. Dans ce processus de jonction, à l'heure présente, le rôle moteur, le rôle dirigeant n'est pas joué, en général, par les ouvriers avancés, mais par les intellectuels. Cette situation, qui s'explique objectivement, n'en présente pas moins, nous l'avons vu, un grave danger : celui que les intellectuels révolutionnaires ne comprennent pas correctement leur rôle — soit qu'ils le surestiment, soit qu'ils le sous-estiment. Comment alors arriver à une juste compréhension du rôle des intellectuels révolutionnaires dans le processus de jonction ? Une réponse correcte à cette question, pour ne pas être entachée d'élitisme ou d'ouvriérisme, doit tenir compte des deux points suivants :

1° Dans notre société dominée par le capitalisme et fondée sur la séparation du travail manuel et du travail intellectuel, la classe ouvrière (comme l'ensemble du peuple) n'a pas accès au savoir et à la théorie sinon dans des formes partielles et rudimentaires. Cette donnée objective de la situation du prolétariat justifie et légitime l'intervention des intellectuels révolutionnaires. Ces derniers ont donc un rôle *actif* à jouer, contrairement à ce que prétendent les ouvriéristes.

2° Les intellectuels révolutionnaires, toutefois, sont généralement originaires de classes non-prolétariennes, ils sont issus, dans leur majorité, de la petite-bourgeoisie. En tant qu'*intellectuels*, ils peuvent être d'une grande utilité à la classe ouvrière, dans la mesure où ils ont accès plus aisément à la théorie révolutionnaire mais, du fait de leur statut de petits-bourgeois (statut déterminé par leur origine sociale et, dans une mesure plus ou moins grande, par leur situation actuelle), ils doivent être conscients de leurs limites et travailler sans répit à les dépasser. Ils doivent donc, en d'autres termes, refondre leur conception du monde et révolutionnariser leur idéologie. (Ce travail de rééducation idéologique, il ne faut pas, bien sûr, le concevoir comme une sorte d'opération de perfectionnement et de purification morale de l'individu, mais comme une méthode d'élimination de conceptions idéologiques rétrogrades *au contact des ouvriers et en liaison avec les luttes réelles menées avec eux.*) Conclusion : les intellectuels ont un rôle important à jouer dans le cadre de la jonction, mais ils ont aussi des limites réelles, contrairement à ce que pensent les dogmatiques et les élitistes qui voient en eux le sel de la terre et les porteurs authentiques de la science et de la conscience prolétariennes.

A partir de ce qui précède, il est possible de définir le processus de jonction comme un mouvement de transformation révolutionnaire des intellectuels et des ouvriers avancés qui vise à résorber les différences objectives qui existent entre eux pour en faire un corps homogène, le corps des révolutionnaires prolétariens. Ce processus se confond avec celui de la construction du Parti, du Parti d'avant-garde de la classe ouvrière et de l'ensemble des masses populaires.

Il faut maintenant poursuivre le raisonnement et poser le problème des rapports justes qui doivent s'établir entre avant-garde et masses.

« A propos des méthodes de direction » du camarade Mao Tsé toung peut constituer un bon point de départ à cet effet. Dans ce texte il est dit ceci : « Dans toute activité pratique de notre Parti, une direction juste doit se fonder sur le principe suivant : partir des masses pour retourner aux masses. Cela signifie qu'il faut recueillir les idées des masses (qui sont dispersées, non systématiques), les concentrer (en idées généralisées et systématisées après étude), puis aller de nouveau dans les masses pour les diffuser et les expliquer, faire en sorte que les masses les assimilent, y adhèrent fortement et les traduisent en action, et vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées. » (Tome III, p. 123).

Il est possible de déduire de ce texte une idée très simple, très évidente en apparence, mais en fait fondamentale et dont nous commençons à peine, à l'intérieur du Groupe, à pressentir toutes les implications nécessaires, à savoir que *l'avant-garde doit se subordonner aux masses et non l'inverse*. Cette subordination se traduit et sur le plan pratique et sur le plan théorique :

- *Le travail de théorisation et d'élaboration de la ligne politique se fait à partir des données de l'expérience des masses*. Il faut partir des masses et recueillir leurs idées. Le rôle de l'avant-garde n'est pas de doter les masses d'idées qui leur sont étrangères : comment pourraient-elles y adhérer ?

- *Il n'y a de pratique réelle que celle des masses*. Les idées justes, la ligne politique correcte doivent être traduites en action par les masses et non par la seule avant-garde. Seule la pratique des masses permet de vérifier la justesse de ces idées et de cette ligne. Une avant-garde révolutionnaire réelle ne peut pas agir de façon distincte et indépendante des masses : comment les masses pourraient-elles se reconnaître en elle ?

Ce principe de la subordination de l'avant-garde aux masses (qui rejoint le précédent principe de la subordination de la théorie à la pratique) (26), il nous faut l'assimiler profondément. *Un des résultats concrets de cette assimilation devra être le renforcement rapide de notre travail de masse* (27). Sans ce renforcement, en effet, et en dépit

(26) Il faut noter, à ce propos, le parallélisme des deux formules : « Partir de la pratique pour retourner à la pratique », et : « Partir des masses pour retourner aux masses ».

(27) Nous reviendrons une autre fois sur cette idée.

de toute l'énergie que nous pourrions déployer par ailleurs, nous ne parviendrons jamais à sortir réellement du cadre étroit et marginal où nous nous mouvons actuellement. Tant que nous continuerons — sous quelque prétexte que ce soit — à travailler au niveau d'une infime minorité de gens, nous n'arriverons jamais à construire autre chose qu'une secte. Or tel n'est pas notre objectif : notre objectif est de construire une solide organisation d'avant-garde liée intimement aux masses et respirant du même souffle qu'elles. En un mot, ce dont nous avons besoin, c'est d'une organisation d'avant-garde pratiquant la ligne de masse.

Jusqu'ici, il a été question de la nécessaire subordination de l'avant-garde aux masses. Il ne faudrait cependant pas prendre argument de ce fait pour nier tout rôle actif, toute importance réelle à l'avant-garde. Là aussi, il ne faut pas tomber d'un excès (dogmatisme, élitisme) dans l'autre (empirisme, spontanéisme).

La raison d'être de l'avant-garde est, nous l'avons vu, de servir le peuple. Et elle accomplit cette tâche en fonctionnant comme « cerveau collectif ».

Rappelons-nous les paroles de Mao : une direction juste doit recueillir les idées des masses (qui sont dispersées, non systématiques), les concentrer (en idées généralisées, systématisées, après étude), puis aller de nouveau les porter aux masses.

Ce travail de concentration, de généralisation, de systématisation et de tri, il ne s'agit pas de le sous-estimer et encore moins de le mépriser car il est de la plus haute importance : dépasser le caractère fragmentaire, isolé et unilatéral des idées immédiates des masses ; distinguer, dans celles-ci, le principal du secondaire et l'essentiel de l'accessoire en fonction de l'expérience acquise nécessite un effort d'élaboration théorique très poussé que seule l'avant-garde peut entreprendre.

Sans ce travail de théorisation — qui est donc le propre de l'avant-garde — la pratique des masses ne peut être que spontanée et, à la limite, aveugle. La conclusion est claire : il faut subordonner l'avant-garde aux masses et la théorie à la pratique mais reconnaître en même temps et l'importance de l'avant-garde et celle de la théorie.

Les formes d'organisation

Nous avons vu combien les erreurs bureaucratiques et libéralistes commises par nous dans le domaine organisationnel étaient étroitement liées à des conceptions idéologiques subjectives et unilatérales. Nous avons aujourd'hui à nous débarrasser et des unes et des autres. Nous devons nous organiser de manière centralisée sans tomber dans le bureaucratisme et développer en notre sein une vie démocratique sans verser dans le libéralisme. Nous serons très bref :

• Le centralisme est une nécessité vitale *immédiate* pour deux raisons :

— Pour notre transformation réelle en un groupe clandestin de combat, compact et discipliné. N'oublions pas que nous luttons contre un ennemi organisé, aux moyens cent mille fois plus développés que les nôtres, et qui ne recule devant rien pour maintenir sa dictature de classe ;

— Et pour que la concentration des idées justes et la popularisation des expériences exemplaires puissent avoir lieu. N'oublions pas le tort immense que nous a causé le fait de rester ces dernières années sans centre dirigeant unique au niveau de toute l'organisation.

• La lutte contre le bureaucratisme, à notre avis, doit, elle, se manifester principalement :

— d'abord dans la réduction la plus poussée possible de notre « appareil administratif » afin de dégager le maximum d'énergie pour le travail de jonction directe ;

— mais aussi et fondamentalement dans la *participation effective de tous nos militants à ce travail de jonction directe* : notre révolutionnarisation idéologique en dépend.

• Le renforcement de la vie démocratique au sein de l'organisation, enfin, devrait se refléter dans les deux domaines suivants :

— au niveau du développement le plus large possible de l'initiative à la base. (Nous avons dans ce domaine énormément à apprendre encore) ;

— dans les discussions idéologiques et politiques qu'il nous faut mener. Dans les conditions actuelles où notre unité interne en matière de programme n'est pas encore définitivement établie — et c'est tout à fait normal — la plus grande démocratie dans ce domaine est absolument indispensable : l'unité de volonté et la discipline de fer que nous devons réaliser dans nos rangs ne pourront pas exister à coups de décrets autoritaires mais uniquement sur la base d'une acceptation consciente et librement consentie.

Nous voudrions, avant de passer à la sixième et dernière partie de ce texte, revenir un peu sur deux idées qui ont déjà été plus ou moins abordées précédemment.

La première concerne *l'importance pratique* de discussions relatives aux déviations que nous avons connues dans notre travail de jonction et aux corrections qui doivent leur être (ou qui leur ont été) apportées. Notre révolutionnarisation ultérieure — ou notre dégénérescence en secte — en dépend. Il s'agit donc pour nous tous de leur accorder tout le soin et toute l'attention qu'il faut : si nous parvenons à déterminer scientifiquement la nature des erreurs que nous avons commises ainsi que les moyens de les éliminer, nul doute que notre travail de jonction connaîtra un grand bond en avant généralisé.

La seconde idée, elle, se rapporte à l'homogénéisation de nos rangs que ne manquerait pas de faciliter de pareilles discussions en portant le débat, de façon ouverte et franche, au niveau de l'ensemble de l'organisation et en permettant à tous les camarades de prendre connaissance des différentes expériences qui ont été menées. Il est nécessaire et urgent, comme nous l'avons dit, que nous avançons tous ensemble, d'un même pas.

VI. — LES TACHES DU MOMENT

Dans la troisième partie de ce bilan, il a été question des différentes maladies qui, ces deux dernières années, nous ont affectés dans notre travail idéologique et organisationnel. Ces maladies, toutefois, nous les avons toutes mises sur un même pied d'égalité comme si elles présentaient toutes un identique caractère de gravité, comme si elles étaient toutes également pernicieuses. Après ce qui a été dit dans la partie consacrée aux correctifs, nous voyons que ce n'est pas le cas : certaines maladies, aujourd'hui, menacent plus que d'autres. Il faudra donc s'occuper d'elles en priorité. Paradoxalement, c'est, dans le domaine idéologique, contre le dogmatisme et l'élitisme et, dans le domaine organisationnel, contre le laisser-aller qu'il faut aujourd'hui se dresser avant tout. Voici, à notre avis, pourquoi :

— La nécessité actuelle de la lutte contre le dogmatisme et l'élitisme :

- Le dogmatisme, dans sa forme présente, est né principalement en réaction contre le spontanéisme qui était dominant cette dernière période. Des camarades (particulièrement parmi les nouveaux venus à la lutte), « dégoûtés » par le spontanéisme, non armés théoriquement face aux multiples problèmes que nous avons à affronter, peuvent, de ce fait, se laisser impressionner et influencer par l'apparente sérénité des dogmatiques qui, avec leurs formules apprises par cœur, donnent (et se donnent) l'illusion d'avoir réponse à tout.

- Par ailleurs, la place centrale qu'occupent aujourd'hui les intellectuels dans le processus de jonction peut — et nous avons vu qu'il ne s'agit pas que d'une possibilité, c'est une réalité — faire tourner la tête à une partie d'entre eux. Nous l'avons bien observé chez certains qui, sur la base de petites citations glanées dans le « Que faire ? » (28), s'érigent en guides et en censeurs, tentent d'effrayer les gens avec leurs hauts cris et tournent le dos à la pratique sous prétexte que « nous n'avons pas de ligne » !

(28) A propos de citations, ils auraient tout intérêt à méditer celle-ci : « Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer : en la goûtant... Si l'on veut connaître les méthodes et la théorie de la révolution, il faut prendre part à la révolution. Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate. » (« De la pratique ».) Ou encore celle-ci : « Les masses doivent se libérer par elles-mêmes et l'on ne peut en aucune façon agir à leur place. » (« Décision en seize points ».)

Contre ces gens-là, il faudra lutter et parce qu'ils déforment et avilissent le marxisme et parce qu'ils remettent en cause, dans les faits, la politique de jonction elle-même qui constitue, pour l'ensemble du mouvement, la seule voie qui nous fasse réellement avancer, la seule voie où se réalise effectivement la liaison de la théorie et de la pratique et la liaison des intellectuels révolutionnaires avec les masses.

La politique de jonction, la politique de l'intégration de la jeunesse révolutionnaire au sein du peuple révolutionnaire, cette politique qui, en dépit de toutes les erreurs et déviations dont nous avons parlé (et il y en a d'autres !), doit être considérée comme la caractéristique fondamentale et l'acquis le plus précieux de toute notre activité lors de cette dernière période ; cette politique, ils voudraient lui régler son compte et nous ramener en arrière ! Et pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas été exempte d'erreurs... Comme si l'on pouvait ne pas commettre d'erreurs ; comme si les erreurs ne pouvaient pas se transformer en leur contraire et, ce qui est mal connu au départ, se préciser petit à petit, devenir de plus en plus juste quand le travail est mené avec attention et ses résultats étudiés et analysés de manière critique et objective.

Contre ces dogmatiques et ces idéalistes, nous devons affirmer notre détermination à persévérer dans la voie du renforcement de notre liaison avec la classe ouvrière, seule garantie véritable de notre révolutionnarisation et de notre renforcement en tant qu'organisation marxiste-léniniste au service de la lutte des masses populaires.

- La nécessité actuelle de la lutte contre le laisser-aller organisationnel.

Aujourd'hui, dans le domaine organisationnel, nous avons encore à lutter contre les conceptions bureaucratiques mais, cependant, c'est surtout de ce qui constitue leur autre face en quelque sorte, les conceptions libérales et localistes qu'il faut s'occuper principalement et de manière très attentive.

Ces dernières sont, à l'heure actuelle, en effet, plus largement répandues que les premières. C'est là, dans une certaine mesure, nous l'avons déjà dit (cf. la deuxième partie), le fruit du coup qui nous a été asséné en 1968. Mais, et la gravité de la chose se manifeste tout entière là-dedans, le laisser-aller et l'absence d'unité organisationnelle, d'effets, se sont transformés en cause : ils sont devenus un frein important à notre progrès et à notre développement politique et idéologique.

Autrement dit, aujourd'hui, nous n'avons pas encore l'organisation que nous méritons : nous méritons bien mieux et nous pouvons avoir bien mieux.

Notre expérience passée nous a déjà prouvé qu'une organisation solide est quelque chose d'absolument indispensable pour résister et lutter efficacement contre la police. Ce que montre notre expérience présente n'est pas moins important : une bonne organisation non seulement aide à appliquer une politique donnée mais aide aussi à la promouvoir et à dévoiler rapidement ses côtés non connus au départ alors qu'une mauvaise organisation nuit à cette politique, l'entrave et freine son développement.

Nous voilà maintenant arrivés au terme de cette ébauche de bilan. Il nous semble utile, en guise de conclusion, de souligner une dernière idée.

Nous venons de parler à l'instant de l'effet que pouvait avoir une activité organisationnelle bien menée sur la qualité du travail politique. Or nous savons à quel point le travail d'organisation est lui-même déterminé par les conceptions idéologiques. Ceci montre combien les lignes idéologique, politique et organisationnelle d'une formation politique donnée se déterminent l'une l'autre et combien, surtout, l'idéologie joue un rôle moteur à ce niveau.

C'est précisément parce que nous sommes convaincus de la place centrale qu'occupe l'idéologie au sein d'une organisation marxiste-léniniste que nous avons en grande partie centré ce texte sur la détection des erreurs que nous avons commises dans ce domaine et sur les rectifications — indiquées par l'expérience et la pratique — qu'il est nécessaire de leur apporter. Ces rectifications ne s'imposeront pas d'elles-mêmes ; il est nécessaire qu'une lutte opiniâtre soit menée dans nos rangs contre les conceptions fausses qui y sont présentes. L'issue de ce combat — qui, en vérité, est entamé depuis quelque temps déjà — ne dépend toutefois pas que de notre seule bonne volonté : elle sera essentiellement déterminée par notre capacité à nous lier aux masses et à participer à leurs luttes sur la base d'une ligne politique juste. Notre révolutionnarisation idéologique, parce qu'elle entraînera nécessairement un renforcement de notre intégration à la classe ouvrière, nous permettra aussi, nous n'en doutons pas, de progresser dans le sens de l'élaboration d'une ligne politique correcte qui corresponde aux besoins effectifs des masses.

Nous parlerons, dans d'autres textes, des résultats auxquels nous sommes déjà parvenus sur cette voie.

SADOK MOKRANI, avril 1972.

Déjà parus dans la collection :

- N° 1 : « **Les caractéristiques de la période actuelle du développement de la Tunisie et les instruments de la révolution arabe.** »
- N° 2 : « **La question palestinienne dans ses rapports avec le développement de la lutte révolutionnaire en Tunisie.** »
- N° 3 : « **Mémoires de militants.** »
- N° 4 : « **A la lumière du procès du GEAST : les acquis et les perspectives de la lutte révolutionnaire en Tunisie.** »
- N° 5 : « **Les problèmes agraires dans la Tunisie actuelle.** »
- N° 6 : « **" La voie tunisienne vers le socialisme " - Réponse au révisionniste Harmel.** »